

## La Vie Spirituelle

### Ascétique et Mystique

#### Un témoignage sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné

*Je crois le moment venu de donner au public la déposition de la Mère Saint-Raymond sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné. De tous côtés on demande des détails nouveaux sur cette enfant aimée de Dieu. Des grâces obtenues, semble-t-il, par ses mérites, quelques-unes paraissent vraiment miraculeuses telle la guérison de cette jeune fille, que trois médecins envoient d'urgence à la clinique, avec un diagnostic des plus graves et des plus nets (une feuille de température affolante, les symptômes palpables de la pleurésie purulente), et qui arrive, quelques heures après, sans aucun mal, à destination : la radiographie en fait foi. Dieu semble donc nous autoriser à voir chez Anne de Guigné un modèle et une apôtre des enfants : tout ce qui la fera mieux connaître sera, croyons-nous, accueilli avec joie et profit.*

*J'ai reçu cette déposition, sous la foi du serment, le 20 octobre 1927, quelque temps avant la mort de la Mère Saint-Raymond. Pendant cinq ans elle fit le catéchisme à cette enfant incomparablement bonne ; avec une attention émue elle la suivit et l'observa. « J'ai toujours mes enfants devant les yeux, me disait-elle ; quand je me recueille, je les vois là, devant moi... Mais pour Anne, très particulièrement, tous les détails, tous les traits de sa vie sont vivants pour moi. Tout me frappait en elle. » Nous avons donc un témoignage direct et sûr, donné dans le moment où la mort qui s'avance impose à nos actes et à nos paroles une suprême gravité.*

*La valeur morale du témoin ajoute à l'autorité du témoignage. « La Mère Saint-Raymond de Pennafort, écrivent ses Supérieures, était une excellente religieuse, animée d'un grand zèle apostolique. Tous ceux qui l'ont connue gardent l'impression d'une âme dégagée des choses terrestres et n'aspirant qu'au bonheur de voir et de posséder Dieu.*

*Aussi c'était le surnaturel qu'on venait chercher auprès d'elle. Son union*

*profonde avec Dieu lui donnait un vrai pouvoir pour toucher et élever les âmes.*

*Ce fut une grande épreuve pour sa nature ardente et si active que de se voir peu à peu complètement immobilisée par des rhumatismes. On put alors constater sa vertu solide et son abnégation dans une vie de souffrance et de privations. Que d'actes de patience, d'humilité, de renoncement, elle eut à faire pendant plus de quinze ans, tandis que ses membres ne pouvaient plus se mouvoir et que sa pauvre tête, de plus en plus inclinée sur la poitrine, ne pouvait plus se relever ! C'est ainsi que Dieu acheva son œuvre de sanctification dans cette âme généreuse, si apte à comprendre la valeur de la croix et à l'accepter avec amour. »*

*Mais dans un témoignage, surtout d'ordre moral, c'est le jugement et la perspicacité du témoin qui importent. Mère Saint-Raymond, moins habile à juger des choses pratiques, avait, par contre, pour les choses de l'âme, une observation juste, nuancée et précise. Elle avait « un discernement remarquable à reconnaître les aptitudes d'âme des enfants. Ceux-ci étaient captivés par ses catéchismes et, se sentant compris, aimés, ils avaient pour elle une sorte de vénération et une entière confiance ». Chaque parole, du reste, chaque détail de cette déposition répond exactement à tous les autres témoignages : à vrai dire, elle ne m'a rien appris de nouveau, mais que de traits plus nettement dessinés et combien de nuances mieux mises en valeur !*

*Je laisse à ces pages le tour de la conversation, avec ses digressions et ses redites. La Mère Saint-Raymond, avant de mourir, les a soigneusement relues : elle y a trouvé l'expression exacte de sa pensée, et nous pouvons les considérer comme le document authentique de son témoignage.*

fr. Étienne Lajeunie, o.p.

## Première déposition

### *Humilité et modestie*

D. – Croyez-vous que la vertu d'Anne était peu commune – extraordinaire – et qu'elle méritait réputation de sainteté ?

R. – C'est un témoignage unanime de la part de tous ceux qui l'ont connue ou vue de près. « Quelle est donc cette enfant si pieuse, si bonne ? » disait-on spontanément.

Ce qui m'a frappé surtout, le voici. Anne n'a jamais excité la jalousie : elle inspirait le respect, l'admiration, l'amour, l'affection de tous, mais par sa vertu, beaucoup plus que par ses dons, qui étaient rares et charmants. Par ses dons elle aurait pu exciter la jalousie ; sans sa vertu, elle aurait éclaboussé les autres, mais elle restait si bien à sa place, par sa discrétion elle évitait d'écraser les autres avec un soin si parfait, elle savait si bien ne se mettre en avant que pour rendre service que tous subissaient le charme de sa vertu sans jalouser son excellence.

Oui, elle est toujours restée dans son coin, à sa petite place, et d'une manière qui surpasse de beaucoup une vertu déjà grande. Elle était si effacée malgré ses grands dons et son intelligence ! Elle ne faisait point comme tous les enfants doués, qui brûlent de faire valoir leur petit talent : elle ne répondait qu'interrogée. Elle répondait avec modestie, de sa toute petite voix – elle n'avait qu'un souffle de voix ! Elle ne cherchait jamais à briller, à faire valoir ce qu'elle disait ; elle ne manifestait pas même sa joie de savoir. Elle avait si bien compris que tous les dons viennent de Dieu, que toute gloire doit revenir à Lui !

D. – Aucune trace d'orgueil intellectuel, de ce subtil orgueil de l'esprit ?

R. – Aucune.

### *Dons d'intelligence et de sagesse*

On sentait en elle le goût de Dieu. Non seulement le don d'intelligence apparaissait extraordinaire en cette petite âme lumineuse, et dès l'âge le plus tendre, dès le début de nos catéchismes (5 ans et demi), mais on voyait en son cœur les manifestations certaines du don de sagesse.

Tout au début de son catéchisme, elle savait mal le mot à mot : un jour je la vis tout particulièrement embarrassée pour répondre à la lettre. La leçon était difficile elle avait pour objet l'Église. « Répondez-moi, lui dis-je, sans réciter le mot à mot. Qu'avez-vous compris ? » Elle m'expliqua parfaitement la leçon, avec des mots très précis et fort clairs, une netteté lumineuse.

Cette intelligence vive des choses divines allait grandissant : elle aimait le bon

Dieu, vivait pour le bon Dieu, éprouvait le bonheur d'aimer Dieu, et Dieu donnait à son âme des lumières toujours plus vives.

A la fin surtout, sa vie était heureuse, profondément heureuse. Cette dilatation d'âme commença au moment où elle changea sa manière de prier, vers l'âge de 7 ans. Je venais de faire plusieurs catéchismes sur la prière. J'expliquai comment prier est avant tout parler à Dieu, lui parler comme on parle à quelqu'un qu'on aime. Anne saisit à merveille cet enseignement. Elle commença dès lors à prier sans livre et son oraison se transforma.

Ce que je disais au catéchisme d'ailleurs répondait chez elle à la parole intérieure, aux désirs, aux besoins, aux aspirations de son âme. Elle avait déjà compris ce que je lui enseignais, pour l'avoir expérimenté : ma parole n'était qu'une traduction, qu'une projection verbale de sa vie intérieure. Oui, elle avait l'expérience des choses qu'on lui enseignait, on ne faisait que les lui révéler, à la lettre.

Ce goût de Dieu, ce plaisir qu'elle éprouvait des choses de Dieu était extrême : c'était pour elle une vraie jouissance d'aller au catéchisme, de prier, d'assister à la messe, de communier : elle trouvait Dieu, et le bon Dieu la comblait.

J'ai souvent remarqué chez elle des touches de recueillement intérieur : c'est à ces moments-là que le « bon Jésus » lui parlait, avouait-elle.

Je suis intimement persuadée qu'elle a demandé à aller en Paradis : cela se sentait, tout trahissait cette impatience du ciel. Le bon Dieu l'appelait, elle en avait le sentiment : elle répondait à cet appel avec joie. Elle n'en parlait pas à sa mère, pour ne point l'attrister, pour lui éviter cet immense chagrin, mais elle avait une certitude intime qu'elle mourrait bientôt : c'était frappant à la fin. Rien plus ne la retenait sur terre, je sentais que la mort ne lui coûterait qu'un sacrifice : celui de sa mère<sup>1</sup>.

A la fin surtout, son culte pour sa mère était quelque chose de touchant : elle avait aussi une tendresse de vraie petite maman pour ses sœurs. Elle avait fait sur ce point des progrès très visibles, malgré son affection de toujours pour ces chères créatures de son cœur.

---

1 Même sentiment dans l'entourage de l'enfant. Anne, trois jours avant sa maladie, dit à son institutrice : « On a bien des joies sur la terre, mais il n'y en a qu'une qui dure, c'est celle d'avoir fait un sacrifice. » – Mademoiselle Basset fut frappée par l'accent de ces mots, qui avaient un air de mystère : elle pense qu'Anne venait de faire alors le sacrifice de sa mère – elle seule la retenait sur terre.

### *Une admirable droiture*

Jamais elle n'a menti : elle avait une horreur invincible du mensonge. Un jour, sa sœur avait un peu triché, légèrement, oh ! très légèrement menti. « Comment, Léleine, as-tu pu faire une chose pareille ? dit-elle scandalisée. Mais comment pouvais-tu dire cela, puisque ça n'est pas ? »

Et elle avait une vraie peine de cette indélicatesse. C'était admirable de voir en tout tant de droiture. J'ai beaucoup observé les enfants : il y en a bien peu qui ne trichent jamais au jeu. Anne jamais ! Partout et toujours chez elle une entière droiture, une entière bonne foi : elle évitait tout ce qui est faux.

### *La perfection dans les petites choses*

Une chose très remarquable aussi, c'était sa pureté d'âme, et l'extraordinaire perfection de ses actes. Oui, on sentait qu'elle mettait la perfection *dans chacune* de ses actions : elle avait compris cela, elle en vivait : elle mettait *tout son cœur* à tout. Quelquefois elle ne réussissait pas, mais elle avait fait aussi bien qu'elle avait pu.

C'est pour cela qu'elle s'est usée si vite : elle se mettait *toute entière* en tout. On voyait une intensité d'amour très grande dans toutes ses actions : à la fin de sa vie, cette véhémence de l'amour était manifeste. Chose très frappante encore l'ordre régnait autour d'elle, comme en elle. Il n'y a pas d'enfants parfaitement ordonnés : un jour ou l'autre, l'instinct reprend le dessus, malgré des habitudes acquises d'ordre et de discipline. Chez Anne je n'ai jamais constaté cela : elle plaçait chaque chose en son lieu, avec un soin parfait, et qui ne se démentait pas. Cette discipline, ce goût, ce sens de l'ordre, elle l'inspirait, le conseillait, l'imposait doucement à ses petites sœurs.

### *L'amour des pauvres*

Je sentais chez elle un vivant amour des pauvres : elle pensait toujours aux pauvres. Elle cherchait à faire pour eux des économies, à ne rien gaspiller, à ne point abuser de l'abondance, pour leur donner davantage.

Je retrouve dans votre notice biographique l'écho de certaines leçons que je lui fis sur la pauvreté. J'avais enseigné à ces enfants le secret d'imiter Notre-Seigneur parmi la richesse : choisir les choses les moins belles, les moins luxueuses, les plus mesquines, pour imiter Jésus à Nazareth. Je crois qu'ici encore, comme en toutes choses, Anne faisait tout de suite ce qu'on lui enseignait.

*La religion du cœur*

D. – Avez-vous remarqué en elle les traits d'une foi vive et vraiment extraordinaire ?

R. – Oui, sa foi était belle, admirable : tout dans sa vie trahissait la foi vive, je vois chez Anne la foi toujours agissante. C'est la foi qui lui inspirait, du fond de l'âme, ce respect, cette tenue parfaite, cette mesure et cette gravité étonnantes qui accompagnaient tous ses actes de religion : cela venait du dedans, et non du dehors ; c'était le mouvement de la foi vive, et non le pli contracté par habitude ou discipline extérieure.

Elle se mettait sous le regard de Dieu avec une foi très grande. Parce qu'elle aimait Dieu, elle Le voyait en tout : elle Le voyait en tout, parce que son cœur avait besoin de Lui et Le cherchait partout. Sa foi avait vie en son amour : c'était bien la foi qui opère par amour et s'épanouit en charité.

Je vois une manifestation singulière de son esprit de foi dans ce respect incomparable qu'elle portait à tous, et tout particulièrement aux personnes consacrées à Dieu : elle voyait Dieu dans le prêtre, elle allait à lui comme elle serait allée à Jésus, avec la même vénération, mais aussi avec la même confiance. Quel accent elle mit dans la réflexion que vous avez notée, au sujet de sa première confession : « Avoir peur du prêtre ! mais comment pourrai-je en avoir peur, puisqu'il tient la place de Notre-Seigneur ? » C'était le cri de son âme, c'était le fond de sa pensée qu'elle livrait. La "Mère" c'était aussi le bon Dieu pour elle : ce respect qu'elle avait pour moi, pour toutes nos Mères, m'a toujours beaucoup frappée. Ce n'était point politesse mondaine et manières polies d'une parfaite éducation : c'était quelque chose du respect, de l'amour, de la confiance, de l'abandon dus à Dieu.

Elle inspirait ces mêmes sentiments aux petites sœurs : « À la Mère on peut tout dire, il faut tout dire », leur soufflait-elle gentiment.

C'est bien cette confiance respectueuse qui lui fit vaincre son humilité en cette confiance qu'elle me fit. Aux enfants j'avais parlé de Nelly, des paroles que Jésus adressait à sa petite privilégiée.

« Et vous, Nénette, est-ce que le petit Jésus ne vous dit rien ? »

Je vis qu'elle hésitait à me répondre : par humilité elle aurait voulu garder le silence ; mais son esprit de foi triompha vite de ce sentiment : elle voyait Dieu dans la Mère, il fallait tout dire à la Mère.

« Oui, ma Mère, avoua-t-elle, quand je suis toute recueillie, pas toujours.

– Et que vous dit-il, le petit Jésus ? »

Nouvelle hésitation, nouveau combat entre l'humilité et l'obéissance ; enfin

l'esprit de foi triomphe de nouveau.

« Il me dit qu'Il m'aime bien. »

C'est assurément ce grand respect surnaturel qu'elle avait pour le prêtre, pour toute personne consacrée à Dieu, qui lui inspirait cette parfaite mesure dans sa conduite à leur égard, lui faisait éviter de répondre inconsidérément, d'interrompre leurs discours, de parler sans avoir été interrogée.

C'est encore son esprit de foi qui lui donnait cette grande confiance en Dieu que nous admirions chez elle : elle était vraiment très persuadée que Dieu conduit tout, que nous sommes dans sa main, que rien ne nous arrive sans être voulu de Lui, que *tout est bon* par conséquent. De là sa paix, sa sérénité, cette joie inaltérable en toutes sortes de contradictions. Car Anne n'a pas eu la vie facile qu'on pourrait imaginer. Elle avait très souvent mal à la tête, on devait interrompre ses études ; elle était un temps ici, un temps ailleurs ; elle devait quitter des amies, se détacher ; tout cela devait lui coûter beaucoup, mais elle voyait la conduite de la Providence dans les moindres choses, et ainsi tout était bien.

C'est pour cela qu'elle aimait tant les Écritures : elle y voyait à découvert cette Providence de Dieu. L'histoire d'Abram l'avait surtout frappée. L'ange venant arrêter l'immolation d'Isaac, la foi d'Abraham triomphante et récompensée, cela faisait battre son cœur.

Elle avait si bien compris que Dieu est tout, que sur terre notre vie n'a pas d'autre raison d'être que de L'aimer, de Le servir, d'aller vers Lui ! Aller à Dieu continuellement, c'était sa vie : elle allait à Lui par toutes ses actions.

D. – Avez-vous remarqué en elle quelques défauts contraires à la foi ?

R. – Aucun, aucun, aucun. Jamais, jamais, jamais.

D. – N'avez-vous rien remarqué qui fût contraire à la perfection de la foi ?

R. – Jamais ! Je n'ai jamais vu Anne, par exemple, faire un signe de croix, une prière n'importe comment. Tous ses actes de religion étaient faits avec une foi vive et un grand respect. Et puis cette adhésion à Dieu pleine et entière ! Elle croyait à fond : chez elle les vérités de la foi c'étaient des *certitudes*. Je ne sais comment vous exprimer cette *certitude* que j'admirais en sa foi.

D. – Vous avez peut-être trouvé en la foi de cette enfant des signes de cette *certitude* parfaite qui est le fruit du don d'intelligence, et dont parle saint Thomas dans le traité de la Foi ?

R. – C'est tout à fait cela. Je n'y avais pas pensé, mais c'est tout à fait ce que dit saint Thomas au traité de la Foi, question VIII, art. 8<sup>e</sup>.

---

2 Comme je manifestais ma surprise devant une telle précision, la Mère Saint-Raymond

*Sur le sentier de la perfection*

D. – Croyez-vous qu'elle soit arrivée à une perfection rare, vraiment peu commune ?

R. – Oui ! Par exemple, il y a un abîme entre la petite Anne et les autres fillettes que j'ai connues. Chez Anne il n'y avait pas de défaut. J'ai vu beaucoup d'enfants dans ma vie, de tous les milieux, de toutes les qualités : Dieu m'a fait voir de bien belles âmes, j'ai pu admirer bien des prodiges de la grâce en ces petits cœurs : je n'ai jamais rien vu de comparable à l'action que le Saint-Esprit opérait chez Anne. Chez tous à côté du meilleur je trouvais la défaillance, chez la petite Anne point.

D. – Mais enfin n'avez-vous jamais constaté chez elle un mouvement de nature ? Prenons la contre-partie. Cherchons le mauvais côté.

R. – Je n'ai constaté que deux fois un de ces mouvements de nature. Deux fois ? Une sûrement. La seconde, je n'en suis pas sûre. Une fois, la première année : elle avait à peu près 6 ans. Au départ des vacances, chacune donnait son adresse : château de-ci, château de-là. Et Anne, de sa petite voix, fit pareillement cette remarque : « Moi aussi j'habite un château, c'est même le plus beau de la contrée. » Mouvement de vanité !

L'année suivante, pendant la récréation, les enfants se jetaient à la figure de petites oranges amères, qui faisaient de fort bons projectiles. Le jeu devenait trop violent, je le défendis. Anne, qui mettait une extrême ardeur à ce jeu, n'entendit-elle pas ? Toujours est-il que, contrairement à son habitude, elle jeta encore trois ou quatre oranges. Je dus lui dire de cesser ce jeu. Aussitôt elle m'obéit. Elle n'avait peut-être pas entendu mon ordre la première fois : en tous cas, je relevai un peu de malice et d'espièglerie dans ce jeu où elle s'était visiblement laissée emporter.

Ce sont les deux seules choses défectueuses que j'aie pu relever chez elle de 5 à 10 ans.

Ce qui frappait au contraire chez elle, c'est son incomparable amour de la perfection. Une recommandation générale par exemple frappe peu les enfants d'ordinaire. Pour Anne, tout ce qui était recommandé était chose adoptée : j'admiraits son désir d'obéir pour faire la volonté du bon Dieu. Il fallait lui mettre les points sur les *i*, tellement elle voulait obéir dans le détail. Durant les retraites, je dictais aux enfants les notes à prendre. Anne avait mal à la tête, sa difficulté à écrire sous la dictée lui rendait ce travail très pénible. Elle me dit sa peine. « Vous

---

m'avoua qu'elle faisait souvent sa méditation dans une traduction de la *Somme théologique*.



n'aurez pas besoin d'écrire ma dictée, Nénette. Réfléchissez vous-même, et notez ce qui vous aura le plus frappée » C'est ce qu'elle fit toujours<sup>3</sup>.

Jusqu'où porta-t-elle cette perfection, cette unité, cette continuité, cette universalité dans le bien ? Il serait difficile de le dire. Ainsi, je n'ai jamais vu Anne de mauvaise humeur, mais pas une seule fois. Son visage était toujours épanoui. Toujours la joie, toujours contente. Dieu sait pourtant si les enfants sont grognons, si les mouvements instinctifs de leur nature les font passer par tous les états ! Chez cette enfant c'était la plus parfaite égalité d'humeur, et cela venait d'une admirable possession d'elle-même.

### *L'exquise charité d'un cœur d'enfant*

Sa charité pour ses petites sœurs était aussi souriante que méritoire. Quand elles vinrent au catéchisme, au début, elles étaient fort timides, pleuraient, ne voulaient pas rester.

« Je resterai moi aussi avec vous, » dit Anne.

Alors les larmes s'arrêtèrent, l'assurance revint tout se calma.

Anne comprit que sans elle les petites sœurs s'habitueraient mal à leur catéchisme, et aussitôt de se dévouer.

« Ma Mère, est-ce que je pourrai venir au catéchisme, moi aussi ?

– Bien sûr, mon enfant, vous n'êtes jamais de trop. »

Et pendant un bon mois elle s'imposa ce sacrifice, car c'était bien un sacrifice pour elle. Ce catéchisme trop enfantin ne pouvait l'intéresser. J'admire comment elle s'occupait d'une petite sœur pendant que j'expliquais quelque point difficile à l'autre. Et puis ce catéchisme se faisait à l'heure de sa promenade, et sans doute qu'elle eût aimé elle aussi aller courir avec son cher Jacques. Mais elle faisait ce sacrifice si volontiers !

### *Renoncement total*

Plus je réfléchis à l'ensemble de tant de vertus, plus je vois qu'elles supposaient un renoncement total. A la fin de sa vie elle était vraiment morte à elle-même. C'était un *oubli total* d'elle-même : elle n'existait pas à ses yeux. Elle possédait tous les dons du bon Dieu en assurance, elle allait à la perfection avec une incomparable sûreté, sans arrêt, sans défaillance, parce qu'elle n'avait pas même la pensée de se regarder. Non, elle ne considérait jamais si une chose lui faisait plaisir ou peine, mais simplement si elle était nécessaire, imposée par le

---

3 Témoignage précieux. Ainsi les notes de retraite d'Anne sont un écho direct de sa vie intérieure et de sa réflexion.

devoir, voulue de Dieu, si elle faisait plaisir aux autres.

***Anne de Guigné et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus***

D. – Ne trouvez-vous pas, ma Mère, qu'il y a une grande ressemblance d'âme et de spiritualité entre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et Anne de Guigné ? Chacune a sa physionomie bien à elle, mais c'est la même voie, la même sainteté de petitesse.

R. – Oui, cela est frappant, mais Anne était beaucoup moins sensible que Sœur Thérèse. La volonté chez elle dominait tout, donnait à tout un élan fort et mesuré. C'était un admirable contraste de voir une si courageuse volonté dans ce petit corps de rien.

Ce qui me frappe, en lisant les notes des témoins, c'est qu'Anne mettait en pratique tout ce qu'on lui apprenait au catéchisme. Comprendre la perfection et la pratiquer, pour elle, c'était tout un : elle avait une volonté ardente avec un esprit de sacrifice universel. On sentait que la volonté dominait chez elle tous les caprices de la nature, et c'est très rare de voir une telle possession de soi chez les enfants, qui sont des impulsifs. Je n'ai jamais vu agir Anne par impulsion.

Plus j'y pense, plus je vois qu'elle était parfaite, tellement tout s'enchaîne en elle. J'ai toujours devant mes yeux les âmes de mes enfants, je me rends compte des moindres nuances. J'ai eu de bien belles âmes dans mon catéchisme ; Anne les distançait toutes par son *universalité de perfection*. Chez les autres, à côté de l'excellent, le défaut apparaissait vite ; chez Anne, point.

## Deuxième déposition

D. – Avez-vous remarqué, ma Mère, qu'Anne eût une prudence extraordinaire, surtout à son âge ?

R. – Je trouve la marque la plus frappante de sa prudence dans sa fidélité à demander conseil en tout et à ne rien faire que par obéissance. Je disais aux enfants : « Il faut vous éclairer, ne pas écouter ce que disent les domestiques, mais consulter votre maman, votre confesseur. » Anne suivit à la lettre ces conseils. Elle ne faisait rien sans l'approbation de ses directeurs nés : elle prenait tous les moyens pour s'éclairer.

D'ailleurs c'était une âme parfaitement assise – elle n'exagérait en rien. Cependant, ayant deviné le penchant extraordinaire de cette enfant pour le sacrifice, je lui conseillai tout particulièrement de ne point faire de pénitence sans en avoir la permission. Elle y était fidèle. Il est rare de voir une enfant si jeune sachant si bien s'éclairer, consulter à point. Et en tout cela, une grande simplicité, une droiture parfaite, la plus grande insouciance de ce qui pouvait résulter d'ennuyeux ou de pénible de ses consultations. Elle se laissait conduire, c'était sa prudence.

### *Amour de la croix*

La grande pierre de touche de sa sainteté, c'est son amour de la croix, *elle aimait le sacrifice*, elle faisait ce sacrifice d'elle-même sans qu'on s'en doutât, tant le sacrifice était devenu chez elle une seconde nature, un bonheur.

Un trait ! J'avais invité nos enfants à faire des sacrifices pour les pauvres. « Nous allons travailler pour eux, leur disais-je. À Noël nous leur donnerons des récompenses : nous ferons une tombola, mais vous achèterez les objets aux enchères, et vous les paierez avec des sacrifices. Celui qui sera plus riche en sacrifices pourra acheter les plus beaux jouets pour les petits pauvres. » Et chacune de travailler à se faire une fortune. La vente aux enchères eut lieu. J'avais réservé le gros lot pour la fin ; l'enchère montait, montait toujours, mais à ce jeu de surenchère, les bourses de sacrifices s'épuisaient les unes après les autres : ce fut Anne qui l'emporta – je crois qu'elle paya cette poupée par plus de cent sacrifices.

D. – Que pensez-vous de sa vertu de force, ma Mère ?

R. – Elle apparaissait surtout dans sa constance ; elle ne se démentait jamais, jamais. On ne pouvait pas se rendre compte qu'elle était vertueuse, tant elle était vertueuse. L'effort n'apparaissait plus à la fin, et cependant le renoncement était

continuel. J'admirais sa bonne grâce à se renoncer pour rendre service. Elle aimait vraiment à se sacrifier : je vois là un caractère de force tout à fait admirable. Que de fois j'ai entendu : « Ma Mère, nous ne voulons pas faire cela. » Mais Anne aussitôt, de sa voix fluette et douce : « Je le ferai, moi, ma Mère, si vous le voulez bien. »

Elle regardait la souffrance comme un bienfait. La vie n'avait qu'un prix pour elle : elle permettait de beaucoup souffrir pour le bon Dieu. C'était chez elle une conviction profonde ; elle venait d'une grâce rare, car peu comprennent le prix de la croix. L'Esprit-Saint seul peut l'enseigner<sup>4</sup>.

Sa mère m'a rappelé ce détail frappant. Madame de Guigné avait une difficulté, Anne le devina. Puis l'enfant s'aperçut que la peine de maman avait disparu. Que fit-elle ? Ne sachant comment remercier le bon Dieu, elle alla littéralement se rouler dans les orties : ses petits bras étaient tout rouges de piqûres.

Anne a eu d'ailleurs une bonne part de souffrances dans la vie. Elle avait des maux de tête presque continuels ; il fallait interrompre ses études, jamais une plainte dans toutes ses contrariétés. Vers l'âge de 8 ans, elle dut rester allongée sur une petite planche : elle eut une patience d'ange, je suis sûre qu'elle pensait être sur la croix avec Jésus.

Je la voyais si unie au bon Dieu que je me demandais si elle prenait plaisir à la vie : sa joie, très vive en tout, lui venait-elle du *seul amour de Dieu*, qui animait tout ? Je n'ai jamais bien su le comprendre. Mais je crois que sa joie ne lui venait que du bonheur d'aimer Dieu, d'être aimée de Lui.

### *Justus ut palma florebit*

D. – Que pensez-vous de sa vertu de justice ?

R. – Cette vertu chez Anne consistait en ceci, qu'elle rendait à tous le respect qui leur était dû avec une perfection achevée. Elle n'était point familière, mais très condescendante, très bonne. C'était beaucoup plus que de la politesse – fruit d'une éducation exquise : c'était de la révérence, l'effet d'une vertu profonde, le témoignage d'une délicatesse extraordinaire. Elle donnait de sa peine, au lieu de

---

4 La Mère Saint-Raymond fut clouée pendant de longues années sur la croix par des rhumatismes déformants – et tout laissait entendre qu'elle eût cet amour de la croix à un degré éminent. Quelques semaines avant sa mort, on vint lui raconter les derniers moments d'une jeune religieuse, qui avait expiré comme dans un élan d'amour joyeux. La Mère Saint-Raymond, sur qui s'abattaient toutes les douleurs, fit cette réflexion : « Oui, c'est bien beau de mourir jeune, dans un acte d'amour ; mais c'est bien bon aussi de rester sur terre pour y souffrir. »

donner de la peine aux autres.

Son sens de l'équité, de la politesse, de l'aménité, était si vif qu'elle ne comprenait même pas qu'on pût y manquer. J'avais une fois au catéchisme des enfants de bonne famille, mais fort espiègles et mal élevées. L'une, un jour, donne à l'autre une claque. Anne en fut scandalisée. « Mais comment peut-on donner un soufflet à sa sœur ? allait-elle répétant. Comment peut-on faire une chose pareille ? » De telles choses la déconcertaient, elle ne les concevait pas.

Elle était si bonne ! A la fin de sa vie, elle ne souffrait plus que de ce qui faisait souffrir les autres.

Sa discrétion était extrême : non seulement elle n'aurait jamais touché aux moindres choses appartenant à autrui, mais elle avait un sens exquis du juste et de l'opportun en tout ; elle n'aurait jamais demandé ce qui ne convenait pas, elle n'était pas importune.

Elle était d'ailleurs soigneuse du bien d'autrui comme du sien propre ; c'est bien rare chez les enfants.

Jamais je n'ai entendu sur ses lèvres, non seulement une calomnie ni une médisance, mais encore une parole désobligeante. Jamais je ne l'ai entendue manquer à la charité en paroles : elle était aussi aimable avec les enfants mal élevés qu'avec les autres.

Quelquefois je devais faire dévier les conversations qui tournaient mal et risquaient de blesser la charité. J'entendais Anne dire aussitôt : « Il faut écouter la Mère. » Elle me secondait avec zèle. Je ne l'ai jamais entendue prononcer un jugement défavorable, ni rien qui sentît la jalousie, l'envie, le dépit ; je n'ai jamais rien saisi sur ses lèvres, ni une parole de moquerie, ni même d'ironie, quand de sottes réponses faisaient rire les autres enfants. Par tempérament elle aurait été facilement moqueuse, car elle était spirituelle, mais par charité elle s'abstenait de tout ce qui aurait pu peiner tant soit peu le prochain.

Tant de vertus ne s'expliquent pas humainement. Il fallait que l'Esprit-Saint en cette enfant fit toutes ces merveilles, parce que jamais une enfant n'aurait eu la force d'être aussi constante dans l'amour de la perfection.

### *Beati mundo corde*

D. – Sur la tempérance et la pureté que sauriez-vous me dire ?

R. – Anne avait une horreur instinctive de tout ce qui est laid : elle avait un vrai soin de cœur à se garder immaculée. « Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis. » Cela, c'est elle ! Sa pureté était rayonnante, il y avait en elle comme une irradiation de blancheur. Ce rayonnement frappait tout le monde. « Elle a des yeux tellement purs ! disait-on. C'est vraiment extraordinaire. »

Elle était mortifiée en tous ses sens. Au catéchisme, elle ne regardait que moi. Je lui avais donné le conseil de ne pas regarder dans la rue, par crainte de voir de vilaines choses ; je suis certaine qu'elle a suivi ce conseil avec une rare perfection, tant elle avait d'empire sur ses regards. À l'église, elle priait toujours les yeux fermés, quand elle ne lisait pas sur son livre. Elle n'avait pas cette curiosité naturelle aux enfants. Si on apportait quelque chose, elle ne se précipitait pas comme les autres pour dévorer des yeux l'objet inconnu. Elle regardait quand on le lui permettait, autrement non.

### *L'ardente charité d'une volonté forte*

D. – De sa charité que pourriez-vous me dire encore ?

R. – Anne cherchait vraiment à faire du bien à ses petites compagnes : c'était un poids, un besoin de sa charité. Son zèle des âmes était frappant : on sentait qu'elle s'occupait de leur salut. Elle *s'attelait* à la conversion d'une âme, en faisait son affaire ; elle accumulait pour cela sacrifices sur sacrifices, demandait souvent des nouvelles de ses pauvres pécheurs, leur portait un intérêt de cœur. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il n'y avait jamais rien d'exagéré dans ce zèle : cela allait de soi, cette ardeur était soutenue, parce qu'elle était le fruit d'une vertu bien établie et puissante.

« Mais cette enfant était dirigée, poussée », m'a-t-on dit souvent. Non, je ne lui ai jamais fait aucune direction particulière ; on sentait que Dieu lui-même faisait son œuvre en cette petite âme. Ce n'était pas une enfant « surchauffée », comme on pourrait se l'imaginer. D'ailleurs on ne surchauffe par une enfant : ce serait vite dégoûter de tout le pauvre petit courage tyrannisé. Croire qu'on peut surchauffer une âme d'enfant, c'est faire preuve d'ignorance : c'est ignorer complètement la psychologie des enfants. On ne fait pas ainsi violence à la nature. Anne n'a jamais eu une culture intensive ; elle n'a pas reçu plus que ses frères et sœurs. On la laissait jouer comme tout le monde ; elle travaillait même un peu moins que les autres, parce qu'elle était malade. Mais c'est la grâce qui faisait tout, et elle suivait le mouvement de la grâce ; et plus elle donnait, plus le bon Dieu lui rendait, et plus Anne redonnait encore. C'était un mouvement de perpétuels retours et de perpétuels accroissements d'amour. Et ainsi, en vérité, cette enfant bénie « courait dans la voie des commandements », parce que le bon Dieu dilatait son cœur.

Elle a fait comme Thérèse de l'Enfant-Jésus : elle a correspondu en tout à la grâce. Elle avait les dons de l'Esprit-Saint, mais se disposait à en recevoir les effets par cette *volonté énergique* et cet *esprit de sacrifice* qui la caractérisaient ; sans cette volonté, sans cette ténacité bretonne, qui servit comme de base humaine

au travail de la grâce, cette âme ne serait pas allée aussi loin.

Il est admirable qu'elle ne se soit jamais découragée. Elle avait fait beaucoup de sacrifices pour son cher père, qui fut pourtant enlevé ; elle ne se découragea pas. Sa volonté forte apparaissait en bien des détails. Elle avait, étant toute petite, avant sa quatrième année, des démangeaisons vives à la jambe ; elle se tenait à quatre pour ne pas se gratter : c'était pour son papa. Elle ne suivait jamais l'instinct de la nature, mais celui de la raison et de la vertu. Du moment où je l'ai connue, je n'ai pas remarqué chez elle de ces mouvements instinctifs et comme passionnés.

### *Les grâces de l'enfance*

C'était une enfant aimable : la simplicité de l'enfance la plus candide ; aucun regard sur elle-même ; héroïque sans s'en douter ! Elle avait un tel désir de voir le bon Dieu qu'elle tenait pour rien tout ce qu'elle faisait.

À sa retraite de 1<sup>re</sup> communion, je lui demandai quel était son défaut dominant. Tout de suite elle me répondit : « J'ai de la peine à obéir. » Elle était pourtant arrivée à obéir tout de suite, l'obéissance était devenue chez elle comme une seconde nature, et elle avait donné le pli à ses sens.

Elle découvrait ses moindres défauts avec une justesse d'analyse étonnante. Un jour, sa mère la trouve un peu triste

« Pourquoi es-tu triste, ma chérie ?

– Parce que je pensais que vous aimiez Jojo plus que moi.

– C'est de la jalousie, mon enfant.

– Je ne crois pas que ce soit de la jalousie, Maman, je sais que vous m'aimez, que vous aimez Jojo, mais je crains que Jojo ne soit plus intelligent que moi, qu'il ne vous rende plus de services. Alors j'en ai un peu de dépit. Je crois que c'est plutôt de l'orgueil que de la jalousie. »

Sur sa modestie, un trait encore. Anne ne parlait que quand on l'interrogeait : voilà pourquoi je ne me rappelle pas beaucoup de paroles d'elle. C'est par ses actions, et non par ses paroles, qu'elle prouvait sa vertu et son grand amour.

Elle était tout heureuse de la 1<sup>re</sup> communion de ses sœurs : elle en a joui. Elle les entraînait. Entre ces deux natures si dissemblables, elle faisait le trait d'union le plus parfait, achevait ce que l'une n'arrivait pas à faire et calmait l'autre trop vive. Ces enfants, qui auraient été une souffrance l'une pour l'autre, elle les faisait vivre dans une harmonie parfaite.

Le jour de sa 1<sup>re</sup> communion, sa joie fut inouïe : elle s'en allait de l'une à l'autre de ses petites compagnes, comme dans un transport. Ayant réuni tout ce

petit monde, je leur dis : « Nous ne pouvions rien vous donner de meilleur, puisque nous vous avons donné Jésus. » À ce moment brilla dans les yeux de Nénette un éclair de joie que je n'oublierai jamais. Elle prononça une parole que je ne pus entendre, mais son expression traduisait son exaltation intérieure. Elle devait avoir une vie intérieure très profonde : ce que nous aurons vu n'est rien, le plus beau sera resté caché.

Si l'on avait privé cette enfant de communion pour une faute, elle en aurait pleuré toutes les larmes de son corps, elle se serait désolée de ce malheur. Elle semble avoir eu le don des larmes. Je voyais en elle un je ne sais quel attendrissement, un mouvement d'âme très sensible inspiré par l'amour de Dieu ; joie ou tristesse, tout en elle procédait de cet amour souverain : joie pour le bien, tristesse eu pensant que le « bon Jésus » n'était pas aimé sur la terre.

Anne n'était qu'un souffle, une petite voix tellement menue, tellement douce... on l'entendait à peine. Et cette énergie, cette constance ! Cela faisait un contraste admirable.

Elle souffrait en silence, sans aucune plainte, sans aucune parole.

« Vous avez mal à la tête ? lui demandait-on quand on devinait son mal.

– Oui, ma Mère, répondait-elle alors.

– Allez vous reposer, mon enfant. »

Et elle y allait simplement, sans cela elle serait restée à sa place et aurait continué son travail.

Anne était pieuse par un sentiment simple et profond, vrai surtout. Elle faisait sa méditation, mais ne faisait pas une réflexion extraordinaire. Elle allait simplement, selon la lumière que Dieu lui donnait. Elle ne *subtilisait* pas. La vérité était lumineuse pour elle, elle la voyait dans sa pure simplicité ; elle n'avait pas ces obscurités, ces doutes, ces questions des esprits inquiets ou trop curieux.

Dieu pour elle n'était pas un étranger, C'était son hôte, son ami présent, son Père. Chaque fois qu'on lui apprenait quelque chose sur Dieu, c'était un ravissement.

Encore une fois, rien de contraint chez cette aimable enfant : ça allait tout seul, par le poids de la vertu, qui était une seconde et toute céleste nature en cette âme comblée de Dieu. J'ai souvent vu de la contrainte chez d'autres, chez Anne jamais.

Madame la comtesse de Guigné avait demandé à la Mère Saint-Joseph (sa tante) de s'occuper de sa petite Anne.

« Comment pourrai-je m'occuper de cette âme ? me confiait la Mère. Que puis-je faire ? Je ne ferai que gâter tout. Nous n'avons qu'à laisser faire Dieu. » Et



en effet c'était le plus sage.

Je cherche quels autres défauts on aurait pu trouver chez Anne. – Un peu trop d'amour de sa famille ? Mais non ! Jamais elle ne disait, comme les enfants : nous faisons ça, nous ici, nous là.

Elle n'avait point de paresse, travaillait avec une ardeur, un zèle étonnants. Jamais elle ne se montrait contrariée. On la dérangeait, on l'envahissait, on voulait être à côté d'elle ; cela lui pesait, mais avec condescendance et simplicité, elle se laissait envahir et déranger. Jamais aucune trace de vanité enfantine. Robes neuves, petits succès, elle ignorait tous ces événements heureux qui flattent l'enfance : son âme était ailleurs, elle était à Dieu, à son devoir, à ses délicats et continuels dévouements. Un mot résume tout : « L'Esprit-Saint faisait tout ce qu'il voulait dans cette petite âme. » Ce mot explique tout !

